

L'apostrophe

La Lecture en cadeau distribue 52 000 livres en cinq ans

À chaque enfant son tapis volant

Jean-Claude Germain

Qui n'a pas aperçu dans un dépanneur de quartier ce petit écheveau toujours bien en vue près de la caisse. C'est un diction de comptoir auquel on accorde le statut d'une véritable issue de l'expérience. *J'avais un ami, je lui ai fait crédit. J'ai perdu mon argent et j'ai perdu mon ami !* Tout autre est l'adage qui s'applique au commerce de la lecture.

Voyons un peu ce qu'il dit. *J'avais un livre et je lui ai prêté un ami. Maintenant le livre a deux amis et leur amie a pris le nom d'un auteur.* Et tout le crédit revient à une saine économie de la lecture. L'auteur s'est enrichi de l'intérêt d'un nouveau lecteur et leur amitié d'un souvenir commun qui porte le titre d'un bouquin.

De toutes les familles reconstruites, les seules assurées de perdurer sont probablement celles qui sont nées d'une rencontre avec un livre. On est toujours d'une couvée, d'une génération, d'un patelin, d'un pays et d'un continent mais peut-être encore plus de *Tintin* (Hergé) ou du *Seigneur des anneaux* (Tolkien) et d'*Alise au pays des merveilles* (Carroll) ou de *L'avant de nos années* (Ducharme), du *Troisième cancer* (Miller) ou du *Dixième sexe* (Beauvoir), de *Sur la route* (Kerouac) ou de *Cent ans de solitude* (Marquez), du *Grand Meaulme* (Alain-Fournier) ou d'*Une journée d'Ivan Demissouich* (Soljenitsyne).

La lecture n'a pas attendu la création de l'OMC ou du FMI pour abolir les frontières et pratiquer le libre-échange. À la bourse du Mente littéraire, il suffit qu'un livre soit lu pour qu'on soit aussitôt remboursé de l'avoir écrit ou offert.

La clé de l'écriture ou de l'alphabetisation demeure la lecture mais il y a tout un monde de différence entre prendre

connaissance d'un imprimé et prendre un livre pour le lire. À quoi sert un passe-partout sans coffre à ouvrir ? Aussi bien être condamné à lire et relire l'endos des boîtes de céréales pour apaiser sa soif et sa faim de lecture comme cette petite fille qui en donnant des couleurs aux voyelles avait réinventé sans le savoir le sonnet de Rimbaud. *A noir comme le chat, Et blanc comme les draps, J rouge comme le nez de grand papa, U vert comme une tortue nage et O bleu comme la bulaine sur mon pyjama.*

J'avais un livre, je lui ai prêté un ami, depuis leur amitié porte le nom d'un auteur

Tout commence par la présence et le pouvoir de fascination d'un objet qui produit le même effet que la Lampe merveilleuse dans les Mille et une nuits. Il suffit qu'on s'y frotte. *J'ai deux ans et j'adore mon nouveau livre Roland l'Éléphant. Mon grand frère de 8 ans me le lit. Moi et ma grande sœur de 4 ans aimons l'écouter. Merez, pour le beau cadeau, nous dit un des récipiendaires des 52 000 livres que la Lecture en cadeau a distribués dans les milieux défavorisés depuis cinq ans.*

La main qui a tracé ces mots sur la carte-réponse n'était sûrement pas celle de leur très jeune auteur. Mais il ne faudrait pas croire pour autant qu'elle lui a prêté une pensée qu'il n'est pas de son âge. Il suffit de fréquenter un Centre québécois de la petite enfance pour savoir qu'il n'est pas rare de croiser des petits bouts de chou de deux ou trois ans qui déambulent avec un livre dans les



Tout commence par la présence du livre et le pouvoir de fascination d'un objet qui produit le même effet que la Lampe merveilleuse dans les Mille et une nuits. Il suffit qu'on s'y frotte.

mais, pour ensuite s'asseoir par terre et se mettre en état de lecture. Et si vous leur demandez ce qu'ils font, ils vous répondront de leurs petites voix en détachant bien les mots : *Je lis un livre !*

On sait maintenant combien il importe d'avoir lu avant d'avoir appris à lire parce que si on attend de savoir lire pour s'initier au plaisir de la lecture, on risque fort qu'elle se limite à celle des écrans cathodiques. Donner un livre à

un enfant, c'est mettre un tapis volant au service de son émerveillement. ◀

Jean-Claude Germain est président d'honneur de la Lecture en cadeau depuis 5 ans.

Êtes-vous de Tintin ou du Seigneur des anneaux ?

La revanche des berceaux

Une histoire palestinienne

Terroriste, Mouna est âgée de quarante ans. Malheureusement, elle a peu de temps à consacrer à la cause des ceintures et à la fabrication des bombes, puisqu'elle a huit enfants couvrant un intervalle de seize ans entre le plus âgé et le benjamin. Le même intervalle qu'entre ma sœur aînée et moi.

Depuis la naissance du dernier, Mouna porte un stérilet. Le mari était d'accord. Homme consciencieux, il comprend que le corps de la femme n'est pas construit sur le même *frame* que celui d'une poule, quoique, dans les débuts de leur union, cette idée ait mis du temps à faire son chemin. L'aîné a vingt-deux ans ; le second, vingt et un ; le troisième, vingt.

Après cette mitraille en rafales sur l'utérus, Arif avait octroyé à sa femme un bref armistice avant de reprendre la fertilisation des terres arables. Aujourd'hui, la négociation est rouverte. Terminée, la jachère ; on reprend les semailles.

À quarante ans, ma femme est encore jeune, elle peut faire encore quelques enfants.

J'ai failli m'étrangler. Mon abrutissement du haut de mes « jeunes » quarante ans était tel que je lui ai fait répéter sa phrase pour m'assurer que je l'avais bien traduite. Y avait pas erreur de l'anglais au français : Mouna était réputée jeune, déclarée apte à la ponte, et ce, pour encore de belles années.

Vous savez, moi, je fais cela pour le nombre. Les Israéliens, avec leurs petits quotas d'importation de Juifs des quatre coins du globe, ne réussiront pas bien longtemps à maintenir leur nombre au-dessus du nôtre. On est sur le point de les surpasser. Je fais cela pour la démographie. C'est la seule arme qu'il nous reste, à nous, Palestiniens. La seule !

Mais, Arif, tous les médecins le disent, les grossesses après quarante ans sont à risques.

Non, non, non ! C'est juste après quarante-cinq ans ces histoires là. J'ai déjà un peu travaillé dans le milieu médical, alors je sais. À quarante ans, lorsqu'on est en bonne santé, il n'y a aucun problème, on peut avoir des enfants ! ◀

PAULINE GÉLINAS

Pauline Gélinas
La force du nombre
Pauline Gélinas
Lancôt éditeur, 2003

La force du nombre
Pauline Gélinas
Lancôt éditeur, 2003

Contre la manipulation hollywoodienne

Un petit guide de survie pour nageurs essoufflés

Gabriel Anctil

La réédition de l'essai de Paul Warren, *Le secret du star-system américain*, tombe à point. Noyé dans un raz-de-marée de mises en scène de la réalité (les guerres hollywoodisées, les télé-réalité scénarisées), ce petit guide de survie pourrait servir de bouée à bien des nageurs essoufflés.

Professeur de cinéma à l'Université Laval, Warren nous donne un petit cours sur les techniques qu'utilisent les films hollywoodiens pour amener les spectateurs à s'identifier, sans aucune distanciation émotive ou critique, au personnage principal d'un film. Sa thèse s'articule autour du plan de réaction (le *reaction shot*) qui est utilisé à profusion dans n'importe quel film qui suit les techniques hollywoodiennes, qu'il soit américain ou autre. Ce plan de réaction, comme son nom l'indique, signale littéralement au spectateur quelle émotion adopter : être amusé, heureux, triste,

soucieux, épouvanté, amoureux, euphorique ou fumeux.

Ces plans de réaction sont souvent joués par les personnages secondaires du film, dont la seule fonction est de mettre en valeur le héros, le personnage principal. Prenons un exemple évident : dans la scène des Rocky, durant les combats de celui-ci (interprété par Sylvester Stallone), on nous montrera à plusieurs reprises sa femme qui le regarde passionnément du bas du ring.

Nous sommes tous la femme de Rocky

Quand il reçoit un coup, on nous la montre qui grimace (nous grimaçons avec elle). Quand il donne un coup, elle se réjouit (nous nous réjouissons avec elle). S'il fait une farce, elle s'esclaffe (nous nous esclaffons). Chaque émotion est commandée, contrôlée. Et le touage



est si bien huilé que personne, ou presque, ne réalise qu'il se fait dicter la façon de penser et de réagir.

Tant que le tout reste du divertissement, c'est sans conséquence sérieuse. Mais ce que nous fait remarquer Warren, c'est que cette technique, qui a été perfectionnée dans les années 20, a débordé la seule sphère cinématographique : elle a envahi la publicité (pensez aux infopubs), la télévision (pensez aux Jeux Olympiques) et l'information (pensez aux simagrées de Gilles Proulx quand il écoute un journaliste). En fait, elle est rendue partout.

Bien sûr, les politiciens ont récupéré ces techniques et les ont utilisées pour

s'allier et séduire les masses. Les premiers à le faire de façon vraiment sérieuse ont été Hitler et Goebbels (avec la cinéaste Leni Riefenstahl). Au sud de notre frontière, la Maison-Blanche travaille régulièrement avec Hollywood pour mettre en scène son président quand Georges W. prononce un discours devant des milliers de mannes et que le montage télévisuel nous montre les réactions positives de ces soldats inconnus aux mots de leur président, des millions de téléspectateurs les imitent et réagissent avec entrain à son discours.

Évidemment, dans son livre, Warren va plus loin et analyse aussi le rôle des vedettes, de la musique, du langage corporel, du rôle des angles et de la grosseur des prises de vue. Il donne de nombreux exemples tout en utilisant un vocabulaire simple et accessible aux néophytes.

C'est donc un outil très précieux pour ne pas tomber dans les pièges perfides des manipulateurs d'émotions. À mettre à côté de la télévision, entre le TV-Helbo et le Guide-cinéma. ◀

Le secret du star-system américain
Paul Warren
L'Hexagone, 2003